

do

**CLAIRE MARTIN**

**QUAND J'AURAI  
PAYÉ TON VISAGE**  
*roman*

LES JEUNES  
ROMANCIERS  
CANADIENS



ROBERT LAFFONT

**QUAND J'AURAI PAYÉ TON VISAGE**

16° 4<sup>2</sup>

19771

(7)

L-216 1862 7856

DU MÊME AUTEUR

« *AVEC OU SANS AMOUR* »

Prix du Cercle du Livre de France — 1958

« *DOUX AMER* »

*Claire Martin*

# Quand j'aurai payé ton visage

ROMAN

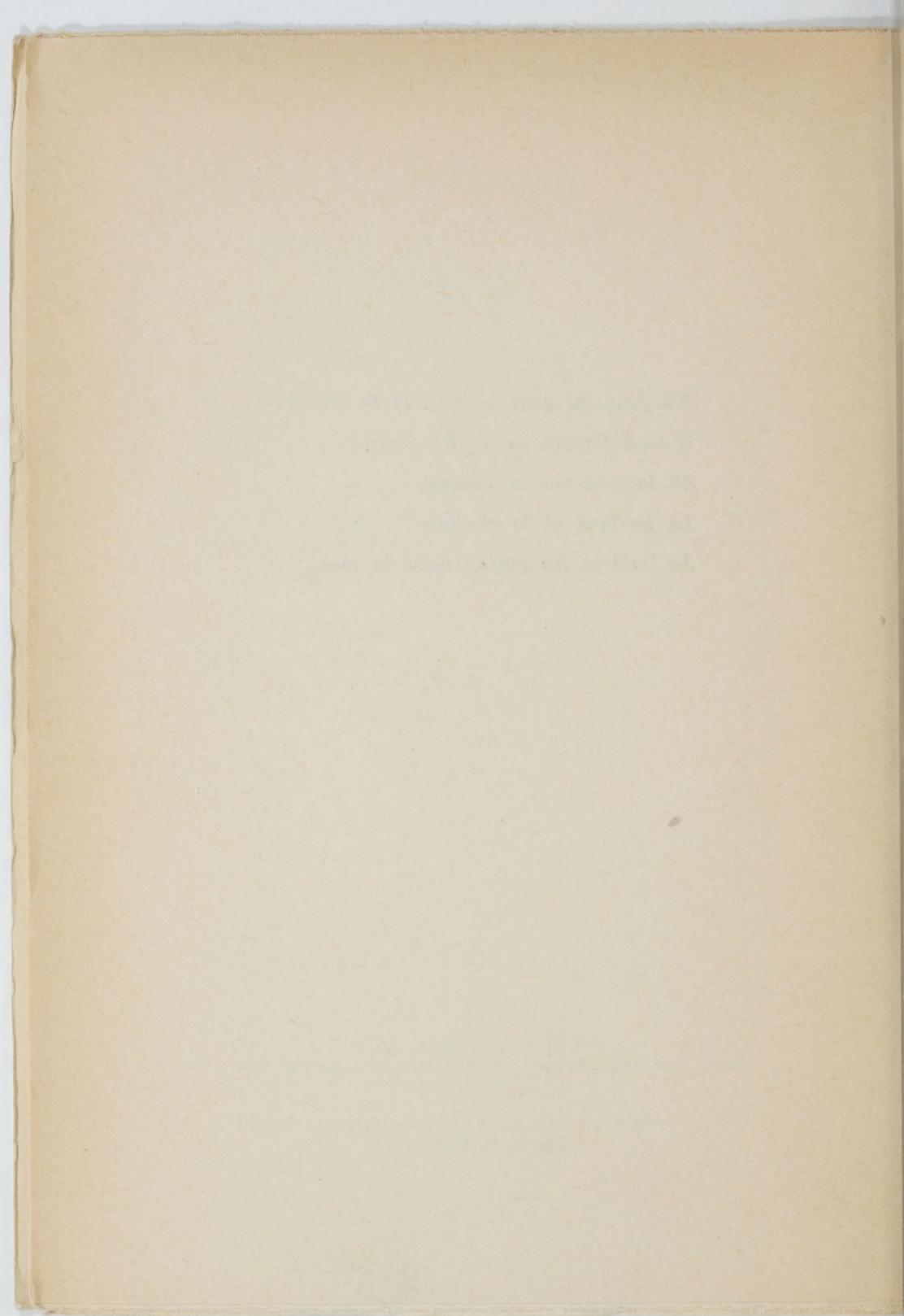
ROBERT LAFFONT  
30, rue de l'Université  
PARIS



*Tous droits de reproduction,  
de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays  
y compris l'URSS*

Copyright 1962 by Robert Laffont  
printed in Canada

*Au prix où sont la soie et le velours  
Quand j'aurai payé ton visage  
Et la pourpre et l'émail  
Le parfum et la chaleur  
Je tendrai les mains dans la rue.*



## *Catherine*

J'ai eu une vie romanesque. Tout compte fait, une vie romanesque n'est pas tellement différente d'une vie ordinaire. La surface des jours est la même si l'on excepte quelques heures d'agitation après quoi il faut bien se rasseoir et vivre la vie de tous les couples.

À treize ans, j'étais prête à aimer comme une femme et, comme une femme aussi, à aimer qui ne le mérite pas. Pendant les vacances de mes dernières années de pensionnat, j'ai eu une ribambelle d'aventures qui se soldaient par de furtifs baisers dont le souvenir me soutenait durant les mois d'internat. L'horaire conventuel, avec ses interminables heures de prières et de méditation, se prête bien à ces délectations.

Mes classes finies, cela a continué: toujours amoureuse et guère plus constante. Seulement, « ils » ne se contentaient plus de furtifs baisers. Moi non plus. Au fond, pourtant, j'étais bien d'accord avec les filles qui veulent se garder pour un grand amour. Mais je n'y pouvais rien: le grand amour, je le perdais et le trouvais à tout bout de champ. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Bruno Ferny, si différent de tout ce que j'avais aimé jusque là. C'est par cela que j'ai été séduite et c'est pour cela qu'il ne m'a été qu'accidentel. Un accident, voilà. Un accident dont les répercussions sont ma vie de tous les jours.

Ma mémoire déborde de beaux garçons minces et bruns, légers, ardents: Jacques, Georges, Philippe, Jo, Francis, Claude, tous semblables — et c'est miracle que je me souvienne d'autant de leurs noms —, toujours le même l'un après l'autre. Bruno avait les cheveux blonds, les yeux bleu ciel, la peau blanche. Il était sensé, réfléchi, convenable.

Nous nous sommes rencontrés de façon fort banale, dans un de ces marchés aux amours que sont les réceptions mondaines. J'y étais venue avec Roger, mon amoureux du moment, un garçon pour qui j'aurais volontiers donné ma vie quatre ou cinq semaines auparavant. Il ne m'avait rien demandé de ce genre. Fort heureusement. Sans que je puisse m'en expliquer, mon beau feu s'était mis à tiédir, à tourner en fumée et ce n'était pas pour m'y chauffer que j'étais là. J'étais là dans l'espérance de rencontrer le grand amour, encore une fois. De toutes façons, si je n'y rencontrais que le petit, je ne le saurais que l'histoire terminée, comme d'habitude.

Roger faisait la cour à une jeune femme dont il avait été passionnément aimé plusieurs années auparavant. Elle lui battait froid, mais elle avait une lueur d'espoir au fond des yeux. Je n'ai jamais compris que l'on pratiquât la respiration artificielle sur un amour mort. Je m'ennuyais.

C'est ce moment que Bruno choisit « pour entrer dans ma vie ». Pauvre Bruno. Je le vis arriver, avec son faux air timide, flanqué de la maîtresse de la maison.

— Bruno Ferny. Catherine Lange.

Mademoiselle. La main chaude et sèche, comme je les aime. Monsieur. Petite secousse additionnelle. Notre hôtesse nous laisse. J'attends, sur mon céleste nom, le mot d'esprit habituel qui ne vient pas. Un bon point.

Il y avait, attendant au grand salon, un petit boudoir où Roger était encore occupé à souffler sur son vieux brasier. Une large fenêtre donnait sur un jardin sub-

tilement éclairé par les réverbères de la rue adjacente, par les lumières de la maison d'en face et par toute cette clarté diffuse qui empêche les nuits d'une grande ville d'être de vraies nuits secrètes. Nous nous assîmes devant ce faux morceau de campagne et Bruno se mit à me parler de lui.

Il s'occupait des nombreuses affaires de son père, ce vieux Ferny survolté qui avait des oeufs dans tous les paniers: commerce, industries diverses, que sais-je ? Puis il me dit ses goûts personnels en littérature, art, sports. Bon. Encore un « je-me-moi ». L'air de la nuit refroidissait les vitres et je grelottais dans ma robe mince. Lui semblait à son aise, bien sûr. Pourquoi sommes-nous toujours vêtus comme pour habiter sous des climats différents ? Nous avons bien assez de sujets de mésentente sans celui-là. Je n'écoutais plus.

— Ne soyez pas distraite, dit-il en me touchant la main, et ne croyez pas que j'aime tellement parler de moi. Si je le fais . . .

Il sourit timidement, mais ne m'éclaira pas plus avant sur ses raisons profondes de m'expliquer son âme. Il avait rougi et sa blondeur le laissait voir sans discrétion.

— Au reste, j'ai terminé. Vous avez froid. Allons au buffet.

En m'y rendant, une sorte d'engourdissement me prit. J'étais habituée à ce que cela commence en manière de joute. Les hommes aiment assez vous faire comprendre que vous plaisez en affectant de vous blesser. Ils croient volontiers qu'une cour tendre est le fait de tous les séducteurs et que, pour une fois, la cruauté va vous mieux secouer, qu'elle les fera mieux remarquer. Si bien que c'est toujours la joute et que le tendre est devenu exceptionnel. Je ne savais que répondre à celui-ci. Mon carquois restait plein de traits inutilisables. Il me prit une envie de bailler.

— Je vous ennuie ?

— Non. C'est idiot, j'ai sommeil. C'est peut-être l'alcool.

— Allons-nous-en. L'air vous fera du bien.

L'air qui me fit du bien, si j'ose dire, ce fut l'air piqué de Roger à qui je négligeai ostensiblement de dire bonsoir. Je n'avais d'autre raison de lui en vouloir que d'avoir cessé de l'aimer. C'est une chose que l'on pardonne difficilement malgré les « nous resterons toujours copains ». Au reste, un homme qu'on a aimé d'amour mérite rarement d'être aimé d'amitié.

Par les rues qui se dépeuplaient d'heure en heure, nous avons marché jusqu'à minuit. Ma verve était revenue. Plus le temps passait et plus ce garçon me plaisait.

Au bout d'une semaine, il me plaisait bien davantage et trois semaines ne s'étaient pas écoulées que, comme une sottise, je lui racontais toute ma vie. Avant ces confidences il avait, autant que l'autorisait ce roman encore en sa préface, quelque peu parlé de mariage. Après, il n'en fut plus question. Pourtant, rien d'autre ne semblait changé. Quand j'en fus à me trouver des excuses, des mois durant je me montai la tête avec cette marche arrière. Toutes réflexions faites, à sa place je ne me serais guère pressée. Il fallait laisser le temps à cet artichaut de se refaire des feuilles.

Sauf cette opération-regain, rien à signaler. Nous avons vécu la vie de tous les amoureux. Bien sûr, au moment où je la vivais, chaque minute me semblait exceptionnelle. Ça serait diablement triste si, au plus fort de l'amour, on se disait : « C'est un amour comme celui de tout le monde. » Cela n'a pas été diablement triste. De plus, c'était pour moi une façon d'aimer tout à fait nouvelle. En quoi ? Cela est bien subtil. Il n'y a pas,

quand on aime, deux façons d'être dans tous ses états. Mais je m'y étais, auparavant, toujours jetée avec une fureur qui ressemblait fort à une envie d'en finir, un besoin de rafler et d'épuiser, en toute hâte, comme on s'empiffre, comme un ivrogne veut voir le fond de la bouteille. Pour passer à une autre bouteille, assurément. La douceur n'y trouve guère son compte et c'était la douceur d'aimer que, cette fois-ci, je ressentais surtout, avec un besoin de durée, d'aller piano et lontano.

Que Bruno ne parlât plus de mariage ne m'empêchait pas d'y rêver sans cesse. Sans le laisser voir. Sans y faire la plus lointaine allusion. S'il y avait déjà pensé, l'idée lui en reviendrait bien.

Elle lui revint. Cela prit deux ans au cours desquels je montrai une constance et une ferveur égales. De mémoire de Catherine, ça ne s'était jamais vu.

— Quand nous marions-nous? me dit-il un soir.

Un soir comme les autres. Un soir où rien d'inaccoutumé n'eût pu le pousser à cette demande. Je compris qu'il m'avait fixé un temps d'épreuve et que j'avais gagné. J'étais reçue à l'examen. J'en éprouvai peu de joie: j'avais trop attendu. Bien plus, une fois seule, je m'aperçus que j'éprouvais une sorte de ressentiment contre Bruno, une rancune qui avait crû toute seule sans que je la nourrisse pendant que j'étais occupée à mériter le prix, une rancune que j'avais mise en réserve — comme il arrive si souvent au début d'un amour — pour la retrouver toute fraîche et prête à servir à la fin.

Et puis, j'avais le sentiment d'avoir laissé passer le plus beau de notre amour sans y mordre, de lui avoir laissé prendre de l'âge sans profiter de sa jeunesse. Le moment favorable pour que j'en tire le maximum de bonheur était passé. Ce qui lui avait manqué pour être complet allait m'arriver au moment où mes premiers biens se détérioraient.

Il y a dans l'amour un moment précis qui est le plus propice à ce grand chambardement qu'est le mariage. Si vous ne l'attendez pas vous risquez de prendre un petit feu pour un grand, si vous attendez trop vous avez déjà de la cendre un peu partout. Vous n'avez pas cristallisé au bon moment. Je sentais, tout à coup, que c'était ce qui allait m'arriver, que j'aurais de l'inquiétude à sacrifier ma liberté, de l'ennui à m'occuper de mon ménage, alors que ces perspectives m'enchantaient quelques mois plus tôt. Et puis, ce noviciat ayant été chaste, tout au moins pour l'essentiel, il allait cesser juste comme cela me devenait facile, juste comme je tiédissais.

Eh bien ! il n'y a qu'à refuser, c'est tout simple. Non, cela n'était pas tout simple. Je savais bien que ce refus aurait entraîné une séparation immédiate et, malgré ce commencement de la fin, il me restait encore assez d'amour pour ne pas vouloir envisager cette extrémité. Je ne voulais pas souffrir tout de suite, quitte à souffrir deux fois plus dans l'avenir. Je ne suis pas de ces êtres raisonnables qui emploient le printemps à bêcher le potager en pensant à la récolte. Aussi, il y avait ce triomphe d'avoir vaincu une résistance à quoi je voulais donner tout son sens et, pour finir, l'envie non pas de me marier mais d'être mariée.

Au reste, toutes ces réflexions me venaient après coup. À la question de Bruno, j'avais déjà répondu. Ma réponse était prête depuis si longtemps que je n'avais pas pris la peine de la reviser.

— Quand tu voudras, Bruno.

C'était, de toute évidence, ce qu'il attendait. Bon. Dimanche prochain il me présenterait à sa famille et, dès demain, nous irions chez le joaillier. Puis,

— Comme tu dois être heureuse, me dit-il, avec un sourire naïf.

— Oui.

Et je portai les deux, la phrase et le sourire à la colonne du débit.

Il vint me prendre à sept heures.

— À part maman et papa, il n'y aura que grand-mère, mon oncle et ma tante, ma cousine et mon frère Robert. Pas trop nerveuse ?

J'avais passé l'examen, mais le résultat n'était pas encore affiché. Il y avait de quoi être nerveuse. Je pouvais encore être recalée.

— Mais non. Quelle idée !

Il stoppa sa voiture.

— Non ? Si tu te voyais, chérie.

Il me prit dans ses bras. Il avait les lèvres douces et chaudes. Il sentait bon. Bruno...

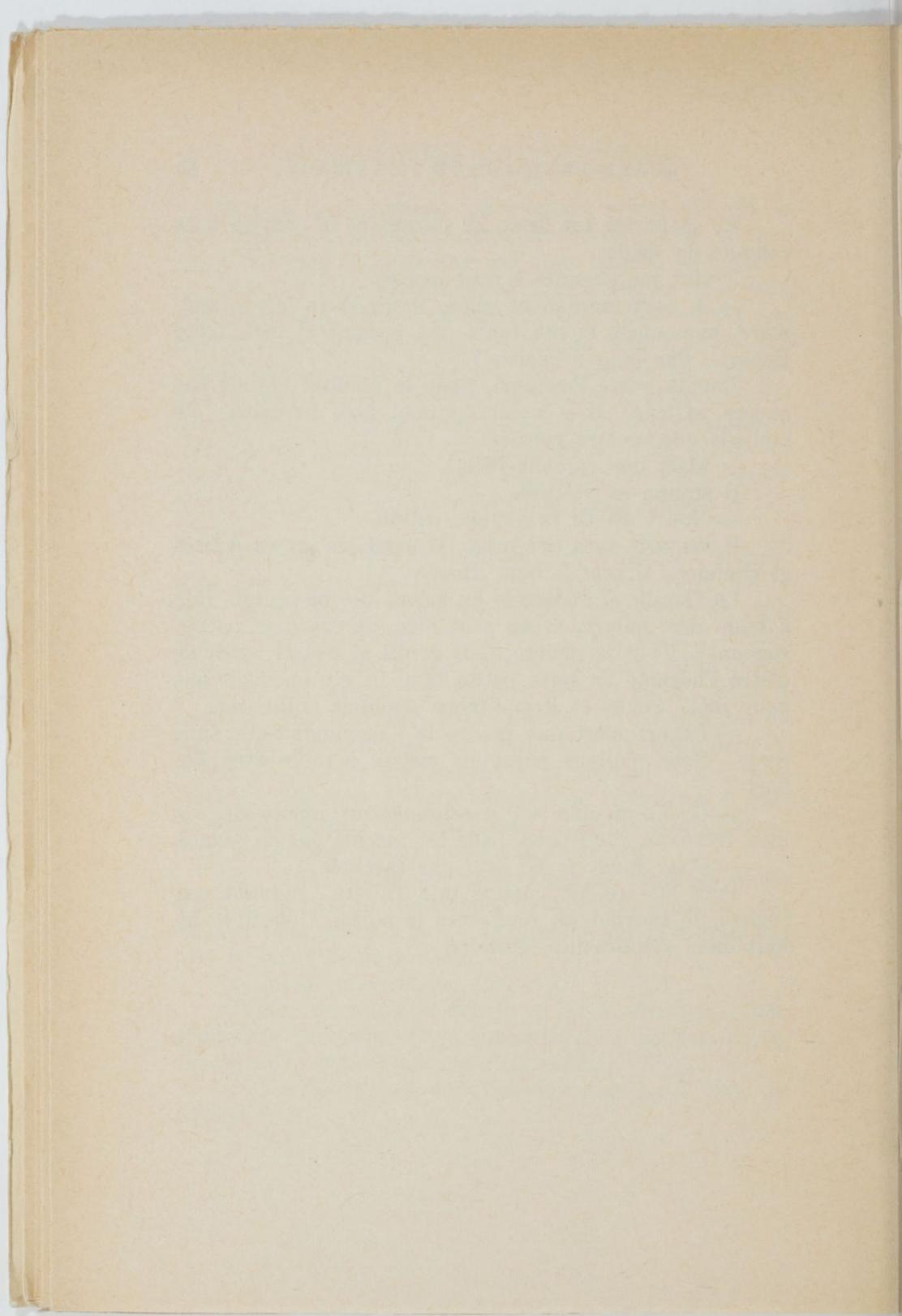
La famille était réunie au salon. Je me sentais fort à mon aise malgré, si on peut dire, les sourires encourageants. Tout le monde était gentil et c'était agréable d'être l'héroïne de cette petite fête. Il n'y en avait que pour moi. Seule, la grand-mère semblait m'ignorer.

— Robert n'est pas encore là ? demandait-elle sans cesse. Nous n'allons pas nous mettre à table sans Robert ?

— Grand-maman est passionnément amoureuse de mon frère, me dit Bruno. Elle est fasciné par sa beauté.

— C'est faux, je ne suis pas fascinée...

Puis elle rougit comme une fillette. Suivant son regard, je tournai les yeux vers la porte. Robert se tenait dans l'embrasure, encadré.



## *Robert*

J'ai beau vivre à une époque où la pitié nous sollicite de toute part, j'ai beau avoir grandi à une époque où les mots : guerre, concentrationnisme, anti-sémitisme, négritude, ces mots désespérément vieux ou encore plus désespérément neufs, jetaient le trouble dans nos idées quotidiennes et notre vocabulaire quotidien, rien de tout cela, j'ai honte à l'avouer, ne sollicite autant ma pitié que les enfants que nous avons été. Que l'enfant que j'ai été puisque, forcément, ma propre détresse m'est la mieux connue.

Je resterai à jamais étonné d'être capable d'aimer et, si je devais aimer cent fois, mon étonnement resterait le même car ceux qui m'ont fait ne m'ont guère nourri le coeur.

Que je les ai haïs. Que je les hais encore. Et que je hais la haine, que j'en ai de dégoût pour les avoir vus s'en gaver devant moi, et sans vergogne encore. Haine des Juifs, des protestants, des adversaires politiques, des ouvriers, des intellectuels ; haine des asservis et des libres, car celui qu'on méprise et celui qu'on envie n'ont droit qu'à des nuances différentes du même sentiment.

Jamais je ne serai comme eux, me disais-je tous les jours, sans m'apercevoir que je tremblais de haine en me le disant. Même après toutes ces années, l'apaisement ne m'est pas venu. Comment pourrais-je le leur pardonner ? Parfois, je me demande si je ne suis pas semblable à eux, s'ils ne sont pas mes Juifs, mes pauvres,

mes adversaires politiques, si mes pitiés et mes amours ne sont pas que protestations et si ma haine n'est pas aussi laide que les leurs.

La maison était ennuyeuse. Quand on n'est préoccupé que de respectabilité et d'argent, je pense que la maison est toujours ennuyeuse. Rien, chez nous, n'était aussi inconnu que l'amitié. Pourtant, on y recevait beaucoup. Mais, quand mes parents avaient fait le tour de tous ceux qu'il fallait circonvénir, réduire, faire servir ou endormir, le temps était déjà venu de recommencer la ronde.

Tous ces salamalecs s'adressaient le plus souvent, non pas à des ouvriers ni à des pauvres, il va sans dire, mais à des protestants, à des Juifs et même à des intellectuels — il se trouve parfois, le monde est si bête, qu'il vous fasse honneur d'avoir ces esthètes à votre table et il n'est pas désagréable de leur montrer de près comment on vit. Le divorce entre « ce que je dis » et « ce que je fais », source de scandale pour l'enfant, ne semblait gêner personne.

Bruno et moi, ces soirs-là, dînions dans une petite pièce attenante à la cuisine, et ce jusqu'à nos seize ans. Comme j'ai sept ans de moins que mon frère, j'ai dîné seul, servi par une domestique affairée, tous les soirs de réception pendant sept ans.

J'étais déjà, à cette époque, le chéri de grand-maman qui se désolait de ma solitude et voulait, chaque fois, venir dîner avec moi ce qui provoquait, chaque fois, des disputes familiales. Quand, vers la fin de ma seizième année, elle se mit à retomber doucement en enfance, on ne la retint plus.

Maman est tellement entichée de Robert, expliquait-on aux convives, car on n'employait pas le mot aimer chez nous, non par puritanisme, et pourtant Dieu sait si nous étions puritains, mais par crainte du ridicule. De sorte que, jusqu'à mon adolescence, je n'ai jamais

pensé que nous nous aimions grand-mère et moi: j'étais seulement son chouchou, je bénéficiais seulement d'une espèce d'injustice.

En repensant à ces dîners solitaires, je me dis que cela n'était peut-être que normal, qu'on en usait peut-être ainsi dans toutes les familles de notre condition, mais j'en garde un souvenir empoisonné parce que tout ce qu'ils faisaient me semblait mal. Aussi, et cela m'offensait beaucoup, parce qu'on ne me servait pas les mêmes plats qu'aux invités. Si bien qu'à seize ans j'ai dû m'habituer d'un seul coup au caviar, au vin, aux mollusques et aux crustacés, toutes choses qu'on jugeait inutile de servir quand les Ferny n'étaient qu'entre eux. Je n'oublierai jamais mon effroi et ma confusion devant mon premier homard. Et mes premiers escargots, donc !

Les autres soirs, on s'ennuyait ensemble. Aussitôt assis à table, mon père racontait sa journée. Il ne s'agissait jamais que de fatigues, d'inquiétudes, de couleuvres à avaler, de gens à entortiller ou à culbuter et je n'étais pas bien grand le jour où je me dis que jamais je ne me donnerais autant de mal pour gagner de l'argent que, la plupart du temps, on ne dépensait pas. Mon père devait bien avoir quelques succès puisque nous étions riches, mais nous n'avions droit qu'aux récits tragiques. L'attention et l'attendrissement étaient de rigueur. Son récit terminé, mais jamais avant, il entreprenait de manifester l'intérêt qu'un homme de bien doit à sa famille.

— Et vous, maman ?

— J'ai lu, répondait-elle invariablement.

Il lui jetait ce que nous appelions, elle et moi, — nous avons été, dès mon petit âge, adorablement complices — un noir regard. Parfois, il lui disait: « Vous vous abîmerez les yeux à la fin », à quoi elle répliquait: « Oh ! tu sais, la fin... » en riant. Mais la plupart du temps, il passait sans attendre à maman (mondanités),

puis à Bruno (succès scolaires), puis à moi. J'avais horreur de ces questionnaires. Le jour où je répondis : « J'ai lu avec grand-maman », il jeta sa serviette sur la table d'un grand geste dépité.

— Vous n'allez pas m'en faire un poète, lui aussi ?

Ni grand-mère, que je sache, ni moi n'avons jamais commis de poème. Il n'importe. Nous étions les poètes de la tribu. Et nous entendions bien que le vocable n'exprimait rien que de péjoratif : nous n'étions pas des Ferny.

Bruno n'a jamais encouru ce reproche. Il avait compris : il lisait verrouillé dans sa chambre et ne montrait de passion que celle qu'il éprouvait pour les affaires de mon père. Il était de règle, pour mes parents, de nous dresser l'un contre l'autre comme si c'eût été l'attitude normale entre deux frères. « Ton frère, lui... » Malgré l'écart de nos âges, la comparaison entre nos résultats d'examen, toujours bons pour Bruno, toujours mauvais pour moi — et quand je commençai à étudier on avait déjà une longue suite de succès à m'opposer — acheva de nous classer : j'étais de la catégorie-poète, il était de la catégorie-espoir de la lignée.

Je me souviens du premier bulletin que je rapportai à la maison. Il était déjà mauvais. Pourtant, je savais lire couramment. Grand-maman me l'avait enseigné facilement bien avant l'âge de l'école ce dont mes parents s'étaient enorgueillis, y voyant un gage d'extrême précocité bien digne des Ferny, car Bruno qui réussissait si bien s'était refusé à toucher à un abécédaire avant d'aller en classe. Mais jamais plus je ne retrouvai l'attention, le désir d'apprendre ce qu'on voulait m'enseigner que j'avais eu alors. Il semble que j'avais voulu pouvoir lire ce qui me faisait envie, sans plus. En classe, j'étais constamment distrait. Je suivais tout le jour ce que j'avais lu la veille : l'histoire de Bayard ou de Du